

Allons ! Messieurs les meilleurs, trêve de plaisanteries, et surtout, pas de malices à l'adresse des philosophes, vous qui ambitionnez de le devenir un jour !

D'ailleurs, je suis tout autre chose qu'un philosophe dans le sens que vous voulez donner à ce mot, comme vous allez vous en convaincre dans un instant.

*
* *

Laissez-moi cependant vous dire, en passant que la forêt est justement le lieu où un esprit sérieux peut faire de la bonne philosophie.

La forêt, qui sous la main du colon laborieux, se change bientôt en de fertiles et riantes campagnes, est par excellence le livre de la nature.

C'est là que, dans la contemplation des merveilles qui l'entourent, le chrétien sent son âme se dégager insensiblement de la terre, et reporter instinctivement ses affections vers ce Dieu si bon, ce Père si tendre qui l'entoure de tant de sollicitude.

C'est au sein de la campagne, loin du bruit et du tumulte des villes, que l'homme s'aperçoit enfin que, pour chaque témoignage d'amour qu'il donne à son Créateur, celui-ci, en retour, ordonne à la nature de produire pour l'homme de nouvelles merveilles. Alors ce dernier, reconnaissant des bienfaits dont il est comblé, s'unit chaque jour davantage à son Dieu, et ne redoute rien tant que de lui déplaire.

L'ingratitude, voyez-vous, n'est le partage que des âmes viles et méchantes.

*
* *

Lorsque deux personnes bien élevées se rencontrent pour la première fois, si elles désirent lier connaissance, elles se déclinent mutuellement leur nom et leur profession ou état de vie. Une fois la connaissance faite, elles se sentent plus à l'aise pour entrer en matière et converser régulièrement.

C'est ce que nous allons faire immédiatement.

*
* *

Sous ce rapport, j'ai sur vous un avantage incontestable.

Sans savoir le nom particulier de chacun de vous, je vous connais tous depuis plus ou moins longtemps, sous le nom générique d'*Etudiants*.

Je sais aussi que vous appartenez à la classe la plus intéressante de la génération actuelle : celle qui tient dans ses mains les clés de l'avenir,

et sur laquelle la religion et la patrie fondent leurs plus chères espérances.

Vous êtes la nation de l'avenir, c'est-à-dire que les générations qui vous succéderont seront formées à votre modèle, et suivront nécessairement l'impulsion que vous leur aurez donnée.

Avez-vous jamais songé à ces vérités, Messieurs les Etudiants ? Avez-vous jamais réfléchi au rôle important que vous devrez plus tard jouer dans la société, et aux soins que vous devez apporter à vous rendre capables, par des études solides et judicieuses, de remplir ce poste avec honneur pour vous-mêmes, et profit pour la religion et la patrie ?

*
* *

Voilà pour votre nom et vos titres, Messieurs les Etudiants. A mon tour maintenant.

Pour les besoins des présentes, comme disent les notaires, je me nomme SILVIO.

Je suis établi sur le sol d'Ontario, cette ancienne province française. Je réside au sein d'un vaillant groupe de Canadiens-Français, qui rivalisent de zèle pour reconquérir paisiblement par la hache, au moyen du défrichement pour le bénéfice de la nationalité canadienne-française et catholique la plus grande partie possible de ce territoire qui, depuis la conquête, a toujours été régi par un gouvernement plus ou moins hostile à notre religion et à notre nationalité.

*
* *

Nous savons maintenant à quoi nous en tenir sur le compte les uns des autres.

La glace est rompue, puisque la présentation est faite, et dans les chroniques subséquentes, j'essaierai de vous donner quelques détails intéressants sur l'agriculture, la colonisation, et même, si mes nombreuses occupations me le permettent, sur la manière dont l'instruction se propage peu à peu, au sein des nouveaux établissements de colonisation qui se trouvent dans les environs.

En attendant, veuillez agréer les saluts de votre nouvelle connaissance.

SILVIO.

Septembre 1885.